Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 87 (1958)

Heft: 6

Buchbesprechung: La littérature du péché et de la grâce par M. Pierre-Henri Simon, professeur à l'Université de Fribourg

Autor: Yerly, Robert

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La littérature du péché et de la grâce

par M. Pierre-Henri Simon, professeur à l'Université de Fribourg

M. le professeur Pierre-Henri Simon, au cours public auquel participent maints enseignants est, depuis 1948, préposé, à notre *Alma Mater friburgensis*, à la « défense et illustration des lettres françaises » ; il fut, il y a quelques années, l'un des promoteurs, à Fribourg, de l'Union fédéraliste européenne, destinée à maintenir, valoriser et accroître l'héritage spirituel menacé de l'Occident chrétien.

Il serait, dès lors, superflu de présenter longuement ce maître français, connu dans notre canton, en Suisse et au delà, par son enseignement, ses conférences — en mars, les dernières : Toulouse, Béziers, Carcassone, Lyon... — ses articles et par le rayonnement européen qu'il confère à la Faculté des Lettres de Fribourg, digne successeur de MM. Moreau, Meunier, Bady ; oiseux de retracer sa longue carrière déjà de professeur aux Facultés catholiques de Lille, à l'Institut des études supérieures de Gand ; de critique littéraire, philosophe-moraliste immergé dans le flux de l'histoire ; de romancier, conférencier, poète, voire pédagogue — *Destins de la personne*, l'*Ecole et la nation* — et de dresser l'inventaire, depuis bientôt trois décennies, de son activité, en France, en Belgique, au Canada — il y professa à Montréal durant l'automne 1957 — en Suisse, d'homme de lettres et de pionnier social.

Bornons-nous, toutefois, à poser de récents jalons :

1956 : *Histoire de la littérature française de 1900-1950*, en 2 volumes. un roman, *Elsinfor*.

1957 : *Contre la torture*, lucide, courageux plaidoyer contre les méthodes de violence de l'impérialisme, éloquent rappel de la mission spirituelle de la France en Algérie, rejoignit un succès de librairie et fut, dans certains milieux conformistes, un objet d'étonnement et de scandale.

Puisque M. Simon eut la délicatesse d'offrir et de dédier, à son « plus fidèle auditeur », le dernier opuscule de son encre, *La littérature du péché et de la grâce ;* que l'ouvrage revêt, en soi, la qualité d'un bréviaire des lettres contemporaines d'outre-Jura et de la spiritualité catholique, il m'est agréable, après M. l'abbé Menoud qui l'a brièvement présenté aux lecteurs de *La Liberté*, d'y revenir plus extensivement. Ainsi, me sera-t-il permis, en union avec nombre d'autres disciples fervents, d'apporter à l'auteur, jusqu'à pasticher ses tours de pensée et de style, l'hommage de ma gratitude, de mon estime et de mon admiration.

*

M. Simon débute en circonscrivant l'objet de son exposé, il définit le terme « littérature chrétienne », qui recouvre deux préoccupations majeures, différentes :

Il s'entend, d'abord, d'une littérature conçue par des prêtres, de pieux laïcs, visant, en premier lieu, à édifier le lecteur (Bossuet, les *Pensées* de Pascal) ou de celle qui enclot des sujets spécifiquement chrétiens : querelles théologiques, commentaires catéchistiques, comme aussi de celle qui doit au christianisme son inspiration, ses exigences morales (*Le Télémaque* de Fénelon, les *Méditations poétiques* de Lamartine, *Volupté* de Sainte-Beuve).

Mais, d'une manière plus explicite, le mot désigne une littérature où « la vision du monde et la connaissance de l'homme s'ordonnent à des notions strictement

chrétiennes, à des valeurs morales, issues de l'Evangile, de la prédication des Apôtres et des enseignements de l'Eglise ».

Le sous-titre, « *essai de constitution d'une littérature chrétienne depuis 1880*, évoque, d'emblée, l'idée d'évolution, l'image d'une courbe qui, vers 1950, atteindra son point culminant.

Et c'est à la décrire, déroulant les phases successives et les épisodes qui l'ont marquée : *retour à une vie chrétienne* (1880-1900) pentes chrétiennes (1900-1920) ; *un âge théologique* (1900-1920) et, en guise de conclusion, *situation actuelle de la littérature chrétienne*, que s'applique cet opuscule de 119 pages, N° 120 de la collection « Je sais, je vois », 2e partie de l'*Encyclopédie du catholique au XXe siècle*, paru au terme de l'année 1957, chez Arthéme Fayard à Paris.

Retour à une vie chrétienne

Trois courants subjacents convergent, autour de 1885, pour altérer le climat de rationalisme outré qui avait contrait littérature et art à coller sur une réalité sans âme.

Le symbolisme (Rimbaud, Moréas, Verlaine, Mallarmé), rompit avec la positivité, élisant un domaine qui échappe à l'empire de la raison et de la logique.

Rochard Wagner, poète intégral de *Tannhaüser*, qui mariait dans le flot tumultueux de la symphonie l'érotique et le mystique, la matière et l'esprit, le temps et l'éternité, s'accordait au réveil de la sensibilité musicale et à la résurrection de la spirutualité chrétienne chez le Liégeois César Frank *Les Béatitudes*).

Le roman russe (Dostoiewsky, Tolstoï, Pouchkin), diffusé en France par E. de Vogüe, alliait un don de sympathie humaine, nuancée de charité, autant de valeurs évangéliques, lestées de réalisme, qui convoyaient un style moderne.

A l'intérieur du système, se font jour des réactions : Hyppolite Taine, bourgeois déterministe, agnostique en religion ; Ferdinand Brunetière, tenant de la morale, de l'ordre établi et des canons ordinaires de l'esthétique qu'il quêtait, unilatéralement, dans le Grand-Siècle, monarchique et chrétien, rejoignait, par chance, après avoir proclamé la banqueroute de la science, les impératifs du catholicisme, antidote du républicanisme laïc ; Paul Bourget, lui aussi thuriféraire du monde sélect, à ses débuts moraliste de l'amour, s'attarde à polir, adapter le naturalisme de Zola et des Goncourt, nourrissant une âme pessimiste dans un climat d'inquiétude et d'angoisse ; *le Disciple* (1881) dont la retentissante préface avait fustigué une génération de jouisseurs égocentriques et perversement calculateurs, entérinait un ordre du cœur, un monde de l'âme que la science est impuissante à expliquer et trahissait, opine justement M. Simon, le positivisme plus qu'il ne l'incarnait.

Et puis, de spectaculaires conversions d'écrivains laïcs, égarés sur les sentes parfumées de l'hédonisme, touchés par la grâce, allaient revigorer la fibre religieuse et la dégager de sa gangue de matérialisme.

En 1874, Paul Verlaine, désintoxiqué dans les geôles de Mons, tirait de l'exaltation d'un cœur contrit et humilié, pleinement régénéré, dans les sonnets mystiques de *Sagesse*, « Mon Dieu m'a dit, il faut m'aimer », des accents de repentir et d'amour authentiquement chrétiens.

J. K. Huysmans, à travers l'incroyance du lettré éclectique, de mornes débauches de fonctionnaire excédé, le naturalisme nauséeux des *Soirées de Médan*, le pessimisme de Schopenhauer, les curiosités dépravées de l'esthétisme et de l'occultisme, annonçait — *En Route* — sa réintégration au giron de l'Eglise.

Réfugié dans « l'hospice des âmes », Des Esseintes, le héros raffiné égocentrique de *A rebours*, ce chrétien tiraillé entre la chair et l'esprit, aimanté par le surnaturel, regardant malade, accablé, sous les voûtes de Saint-Séverin, les déménageurs saccager l'harmonie de son paradis illusioniste, jettera ce cri sublime : « Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat qui s'embarque seul dans la nuit sous un firmament que n'éclairaient plus les consolants fanaux du vieil espoir. »

Et le prophète de l'évangélisme, Léon Bloy, volontairement dédié à une existence de tribulations jusqu'à sa mort en 1917, nous livre, dans la *Femme pauvre* (1897) et le *Désespéré*, la pulpe de son messianisme : affirmation d'un christianisme ramené autour du mystère de la Croix et considéré comme la jubilante exaltation de la Douleur et de la Pauvreté.

Si l'on pourra suspecter l'orthodoxie doctrinale de ce christianisme de pénitent noir en cagoule ; si l'on s'inquiète de voir la joie surnaturelle éclater dans l'humiliation de la nature ; si l'on éprouve les férocité du polémiste, « gargouille de cathédrale qui vomit les eaux du ciel contre les bons et les méchants » (Barbey d'Aurevilly), refusant toute transaction avec la civilisation moderne et vouant aux gémonies, dans un déferlement infernal d'imagerie charnue, pimentée, des fulgurations d'apocalypse, indifféremment serviteurs et contempteurs de l'Eglise, jamais, il faut le confesser, depuis Bossuet, l'on avait prôné avec tant d'ardeur et d'intransigeance « l'éminente dignité des pauvres », que ne le faisait, ce pourfendeur de lieux-communs, ce sacrificateur de la bourgeoisie bien-pensante, ce contempteur vociférant du monde damné de l'argent !

On aviserait sans peine chez Maurice Barrès, dilettante sceptique du culte du moi, Romain Rolland, pacifiste fumeux et mélomane passionné, Charles Péguy, normalien, socialiste mystique, des résonances religieuses caractéristiques.

Mais ce sont André Gide, passant de l'évangélisme puritain à un lyrisme panthéiste où la ferveur religieuse s'exalte dans la promotion de l'instinct animal, Paul Claudel, l'un et l'autre déchirés par le conflit moral entre le christianisme, sévère aux sens et à l'orgueil, et l'appel d'une nature avide, aspirée par le péché, qui jettent « les premiers feux d'un jour nouveau ».

Pentes chrétiennes

Le siècle s'ouvre sur les remous de l'Affaire Dreyfus, scindant le pays en deux camps irréductiblement opposés, hostiles : les dreyfusards ou la primauté de la justice, les anti-dreyfusards ou le triomphe de la raison d'Etat.

Les classes moyennes, converties tardivement au bénéfice de l'Eglise en fin de siècle aux doctrines conservatrices, s'éprouvent menacées par l'avènement de la démocratie, violemment laïque et anticléricale.

Au foyer de leur méditation, Barrès, Maurras installent leur nationalisme, s'efforçant de rattacher l'individu à une durée temporelle qui lui soit un substitut d'éternité.

Charles Maurras, leader de la première *Action française*, ce Méditerranéen imbu de culture classique, héritier spirituel d'Auguste Comte et de Taine, conscient de la fragilité des sociétés, s'allie, bien qu'anti-dogmatique, à l'Eglise en qui il voit une puissance d'ordre, susceptible de plier les consciences aux décrets de la moralité positive.

Dès 1903, Paul Bourget, défenseur des classes privilégiées (*L'Etape*), élaborant, comme Balzac à la lumière de la religion et de la monarchie, ses romans à thèse, inquiétant dérivé moderne de l'apologue, passera de la clinique à la thérapeutique et chez H. Bordeaux, E. Baumann, L. Bertrand, R. Bazin, la référence religieuse investira la conscience et dictera le comportement social.

Charles Péguy, pétri d'humanisme et de tuf chrétien, que nimbe un halo de gloire posthume, célèbre la piété de Jeanne d'Arc, le patriotisme de la Convention, la foi du peuple ; il spiritualise l'humble réalité quotidienne, le travail de l'artisan, la vie héroïque des soldats morts pour la patrie, tandis qu'Ernest Psichari, petit-fils de Renan, revenu, par l'effet de sa méditation d'officier au cœur brûlant de l'Afrique, de la grande confusion où l'avait jeté une éducation matérialiste, trop cérébrale, avise dans le rude métier des armes une école d'ordre et de discipline. Il reprendra, nuancé d'appels chrétiens — *L'appel des armes*, *Le voyage d'un centurion* — le stoïcisme de *Grandeur et servitude militaire* d'Alfred de Vigny.

Paul Claudel, soudainement converti, dans le sillage de Rimbaud en l'église Notre-Dame de Paris (1886), désormais allégé du fardeau qui grevait sa génération, sordidement positiviste (Taine, Renan, Lebon), à son poste de symbolique interprète, entre la Création et Dieu, de l'humanité, épanchera son flot de lyrisme transcendental — poésie de l'ancienne France, de la chrétienté paysanne (*La jeune fille Violaine*, devenu, en 1912, *L'Annonce faite à Marie*), hanté de nostalgies médiévales ; dans un contexte temporel, il se préoccupera bien plus du destin des créatures régénérées par la grâce que du salut de la Cité des hommes.

Et André Gide, auteur de l'*Immoraliste*, *La porte étroite*, véritablement obsédé de Dieu tout au long de son œuvre profane, balancé entre le Dieu de sa pieuse enfance et celui de Nathanaël qui lui dispense la félicité des instincts de la nature, il faudrait, note pertinemment M. Simon, après *Volupté* de Sainte-Beuve, voir en lui le premier romancier psychologue chrétien de notre littérature.

Chez Alain-Fournier — *Le Grand-Meaulnes* —, évasion dans le rêve d'une pureté perdue, l'on pressentirait une inclination similaire.

Un âge théologique : L'entre-deux guerres

Cette période faste où sont jouxtées trois générations d'écrivains œuvrant de concert : celles de 1870 (Rolland, Gide, Claudel, Valéry, Proust, Maurois, Péguy) ; de 1885 (R. Martin du Gard, Giraudoux Duhamel, Mauriac, Bernanos, J. Romain, P. Morand) ; de la fin du siècle (Drieu la Rochelle, A. Breton, Montherlant, Aragon, Eluard, les surréalistes), rassemblent, dans la diversité des talents et des tendances, des esprits qui attestent, unanimement, une curiosité, une soif d'Absolu ; une vision de l'homme et du monde, une aptitude de caractère métaphysique.

Des philosophes chrétiens, éloignés au reste de tout dogmatisme, alliés extérieurs de l'Eglise, tels Bergson, combinant le sortilège de l'art et la profondeur de l'exploration psychologique (*Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932) ou ralliés au néo-thomisme de Jacques Maritain, se regimbent contre le formalisme conservateur — *Primauté du spirituel* — et postulent un *Humanisme intégral*, ouvert à tous les courants de la pensée.

Louis Lavelle, philosophe de l'esprit ; Le Senne ; Gabriel Marcel existentialiste chrétien ; Nicolas Berdiaeff, vaticinant un *Nouveau Moyen Age*, dont le christianisme intérieur est teinté de tragique ; Henri Massis, l'essayiste qui, en 1927, alignait — *Défense de l'Occident* — de contestables équivalences entre la culture

occidentale et les chances historiques de l'Eglise ; Henri Brémond, théoricien du « sentiment religieux » et de « la poésie pure », en France : tous affirment la même tendance à élargir plus qu'à circonscrire le rayon des connaissances et des sympathies.

M. Simon a cerné avec un art consommé de la nuance Paul Claudel, poète catholique, cosmique, issu du terreau tardenois, qui ramifie son œuvre touffue, variée, étonamment une et uniforme, pareille à une cathédrale baroque-*Cantate à trois voix*, *Corona Benignitatis*, *Grandes Odes*, *Le Pain dur*, *le Père humilié*, *le Soulier de Satin*, joué en 1943 — où « l'abus des images et des volutes (l'obscurisme inconscient ou recherché ajouterais-je), fatiguent parfois les yeux, mais dont on admire les proportions grandioses, l'éblouissement des cascades de lumière et la construction éminemment christocentrique ».

Orgueil de Claudel ! Les aveux d'humilité n'y abondent point observait M. Simon lors de la séance commémorative qu'il lui consacra en 1955. « Bonheur d'être catholique... de communier avec l'Univers... d'être solide avec ces choses premières et fondamentales qui sont la mer, la terre, le ciel et la parole de Dieu ! »

Croyant sincère ! Irritant, parfois, « quand du plan des vérités surnaturelles... il laisse glisser sa tranquille assurance dogmatique au niveau des opinions politiques et morales ou la bonne conscience du Français, Paul Claudel, s'installe tout à l'aise dans le conformisme et la bonne conscience de son milieu ! »

« Immuable dans sa conviction catholique, dans son optimisme de philosophe chrétien rassuré par la théologie de la Providence et de la Rédemption, dans sa joie d'artiste puissamment créateur, enfin dans sa bonne conscience de gros bourgeois riche et lettré, servant avec honneur sa Patrie et l'Eglise ».

Préparé par Bourget, Huysmans et Léon Bloy, approché par Gide, le roman catholique qui fleurira vers 1920, groupe, à côté de Joseph Malègue, Maxime van der Meersch, deux noms exemplaires : François Mauriac, du *Baiser au lépreux* à la *Pharisienne*, en passant par *Thérèse Desqueyroux* et le *Nœud de vipères*, et Georges Bernanos.

Le Bordelais Mauriac, moraliste sombre au regard aigu, anatomiste passionné des âmes, est, dans la peinture des « refoulés de la grâce », contenu par la grandeur de son sujet, la pudeur, le propos avoué de convertir les âmes égarées dans le « désert de l'amour ».

Il appartenait à Georges Bernanos — *Sous le soleil de Satan*, 1926 et cet admirable *Journal d'un curé de campagne* (1937), histoire de prêtre, « coupée d'âpres débats théologiques et tragiquement tendue vers un grand paysage hivernal et morne d'Artois », où le surnaturel s'extériorise en miracles ou en manifestations diaboliques, où le piège de la chair n'est plus tant la luxure, l'avarice que la pesée des tares du corps sur l'âme », de se rebiffer contre l'*imposture*, contre les catholiques corrompus par le Malin dans un siècle qu'il souhaiterait ramener sur la voie de la pureté et de la simplicité évangéliques. Il s'attachera à mettre ce que la sainteté laisse subsister de misérablement humain dans une créature humaine ».

Alors que Mauriac, plus optimiste, plus fidèle à la conversion de l'humanisme laïc, considère la faute comme une défaillance de jugement, faussé par l'amour-propre ou la convoitise ; qu'il surnaturalise l'action des puissances occultes, l'auteur de *Sous le soleil de Satan*, de la *Joie*, foncièrement pessimiste, croit à une radicale perversion de la nature, à une pesanteur de l'âme, au « mal, aspiration du

vide et du néant », guettant de préférence les créatures qui ont opté pour la dégradation et l'avilissement de l'être spirituel.

Bien que, tant chez Bernanos que chez Mauriac, l'on assiste à la progression, par l'effet de la grâce qui anime le *Journal*, vers le royaume de Dieu, la sainteté n'éclate, jamais, chez Bernanos, que dans l'humiliation de la nature.

Il est, également, des œuvres mineures que M. Simon localise « entre Dieu et le diable », où l'inspiration chrétienne relève de certaines touches sentimentales, inscrites dans une perspective chrétienne : Montherlant — *La relève du matin, le paradis à l'ombre des épées, Olympiques* — ; Jouhandeau, le Gide catholique ; Julien Green, « monde fantômatique, étouffant » où le réaliste de Dieu ressort du pas fait dans les ténèbres qui voilent et obnubilent la Création.

Au tournant des années 1930, la conscience de l'engagement dans l'histoire et l'inquiétude révolutionnaire se substituent à la pure curiosité psychologique et à l'invention esthétique.

Génération de moralistes, de critiques, de doctrinaires et d'hommes d'action, tantôt penchant vers la mystique hitlérienne ou fasciste, tantôt se détachant de l'ordre bourgeois pour dénoncer l'alliance entre la religion et un système politico-social qui s'avère fragile et inique. C'est ainsi que Daniel Rops, réticent à l'égard de la démocratie parlementaire, emboîtant le pas à Léon Bloy et Péguy, avise pourtant une panacée du côté des régimes autoritaires, *Mort, où est ta victoire? L'épée de feu.*

Bilan actuel de la littérature chrétienne

Le patriarche Claudel, dans sa gentilhommière de Brangues égayée de petits-enfants, s'écroule, à 86 ans, sur une phrase inachevée et sur la Bible dont il scrute les symboles, offrant à l'humanité « des raisons de croire, de se réjouir et d'espérer ».

Le vieux Gide, qui exerça trois générations successives à méditer sur l'idée de Dieu, descend vers la tombe, dans un halo de gloire et de popularité, mais que nul rayon d'espérance chrétienne n'effleure.

Bernanos, mort précocement en 1948, promu, comme Maurice, au pontificat des lettres, acclimate son christianisme tragique à une nouvelle ère littéraire qui baignait dans l'angoisse et prétend de l'irrationnel, construire une sagesse — *Dialogue des carmélites* —. Cela n'était point, assurément, pour déplaire à la génération qui absorbait avidement le subtil poison, distillé par Malraux, Sartre et Camus !

Mauriac, qui flirte avec le cinéma, étale la méchanceté, revers de quelque tendresse déçue par les cruautés de la vie — *Les Mal aimés* — et ses brefs récits inclinent à un noir pessimisme, rejoignant Bernanos dans l'intuition d'un monde déchiré où l'esprit des ténèbres joue librement contre l'esprit de Dieu.

Depuis 1940, Mauriac prenant parti dans les grands conflits politiques, me semble difficilement concilier la défense des intérêts temporels de la bourgeoisie avec le culte de l'honneur et la fidélité aux exigences de la spiritualité chrétienne.

Et chez Montherlant, entré bassement dans l'épreuve de la France, subjuguée par les nazis en 1940, si la *Reine morte* évacue le tragique dans l'annihilissement de toutes les valeurs, *Le Maître de Santiago* affirme le néant dans la perspective d'un Absolu, la perfection divine.

Converti, Julien Green consent avec son *Journal* une adhésion sincère, quoique secrètement tourmentée.

Parmi les vents qui secouent la décennie tragique 1940-1950, des philosophes et essayistes chrétiens : Gabriel Marcel, Daniel Rops, Albert Béguin, André Rousseaux ; des savants religieux, des poètes catholiques, le P. Daniélou, Patrice de la Tour du Pin, Pierre Emmanuel, tiennent bien haut le flambeau de la vérité.

*

Tel se présente, exploré à vol d'oiseau, ce jardin de la spiritualité où romanciers et dramaturges firent éclore, sur le terreau de la grâce et du péché, « des fleurs lyriques enracinées en pleine terre d'oraison chrétienne et d'amour de Dieu ».

Cet essai captivant, organiquement encastré dans le cadre immense, complexe, labyrinthique de l'histoire de la littérature et de la civilisation contemporaines, témoigne, chez M. Simon, littérateur doublé d'un historien-philosophe, de la conjonction de l'érudit et de l'artiste, du professeur et du poète.

Le rythme alerte de la phrase vivante, agréable, parsemée d'images pulpeuses, s'ordonne en une composition rigoureuse qui progresse et s'achemine à son terme avec la rigueur de l'analyse historique, étayée de brèves, pertinentes citations. Le souffle de la sensibilité esthétique alliée à l'estampille d'un chrétien éclairé et convaincu, confère au livre une note de singularité, de robustesse, apaisante.

Mieux que de longs traités rébarbatifs ou qu'une lecture minutieuse de romans touffus et indigestes, cet essai, clef religieuse des lettres contemporaines en démarque avec netteté les lignes de force et révèle les arcanes des œuvres majeures du XIX^{e} siècle finissant et de la première moitié du XX^{e}.

ROBERT YERLY.

Des colraves tendres comme du beurre

Ce n'est réellement pas sorcier d'obtenir dans son jardin des colraves à la fois beaux et tendres. Voici la recette : On sait que les colraves sont très exigeants en eau et en éléments fertilisants. C'est pourquoi il convient de répandre sur le terrain, avant le repiquage, un bon compost ou de la tourbe compostée ; ces matières organiques retiennent bien l'humidité et les engrais ; elles donnent à la terre une structure grumeleuse et favorisent le développement des micro-organismes du sol. Il va de soi qu'il ne faut pas oublier de semer une poignée d'engrais complet Lonza par m^{2} lors de la préparation du sol, l'engrais étant enterré par grattage. Les plantes sont mises en place assez haut et, deux semaines plus tard, on répand entre les lignes une petite poignée de Nitrate d'ammoniaque par m^{2}. Enfin on prend garde que les colraves ne souffrent jamais de la soif. Mais il ne faut pas les arroser avec la pomme d'arrosoir en plein soleil, sinon les plantes sautent.

L.